MASSARI (*Alfonso-Marie*), Officier de marine et voyageur italien (Naples, 23.5.1854 - Rome, 10.12.1949). Fils de Marino et de Gailhard Sand de Ribes, Elisabeth.

Il appartenait à une famille connue de Naples: son père Marino fut le réalisateur avec Don Alexandre Torlonia, de l'exploration du lac Fucino. Son frère Joseph (1821-1884), né d'un premier mariage, fut ardent patriote et homme politique, secrétaire de Cavour. La mère d'Alphonse était d'origine française.

A l'âge de quatorze ans (25 juillet 1868), le jeune Alfonso se faisait inscrire à l'Ecole de la marine à Naples. Il en sortit le 1er octobre 1872 avec le grade de sous-officier et navigua à bord de la corvette *Victor Pisani* de 1874 à 1877. Promu sous-lieutenant de vaisseau dès le 22 septembre 1876, il opéra divers travaux de triangulation en Sardaigne à bord du *Washington* de mars à octobre 1878. Déjà, il se distingua par ses qualités d'observateur et de calculateur patient et avisé. Ses travaux lui valurent d'être appelé en février 1880 par la Société de géographie italienne à accompagner en qualité de second l'expédition Matteucci chargée d'observations astronomiques, de relevés topographiques et de recherches scientifiques diverses au cours d'une traversée projetée du continent africain d'Est en Ouest, de la mer Rouge (Suakim) à l'embouchure du Niger. Devenu ainsi le collaborateur de Matteucci, Massari sera plus tard l'objet, de la part de son chef, de rapports élogieux vantant sa pondération, sa haute intelligence et son exquise modestie. Cinq jours seulement avant son départ pour l'Egypte, Massari réunit ses instruments de travail: un sextant, une horloge, un podomètre, quelques thermomètres et un baromètre de bord. Accompagné du Prince Borghèse qui partait, lui en voyageur bénévole, il quitta l'Italie le 9 févier 1880 et se rendit à Alexandrie rejoindre Matteucci déjà arrivé au Caire. Le 24 février, les voyageurs étaient à Suez, le 5 mars à Suakim. Le soir du 6, avec une caravane organisée en hâte, ils partaient pour Berber sur le Nil et mirent douze jours à traverser à pied le désert de Bisciarini. De Berber, à bord d'une barque fluviale, ils atteignirent Khartoum dans la nuit du 28 au 29 mars. La situation y était peu rassurante à cause des troubles occasionnés par la répression de la traite que menait à ce moment avec sévérité le gouverneur du Soudan. Massari et ses compagnons ne s'attardèrent pas et quittèrent Khartoum le 7 avril, atteignirent en douze jours de marche El Obeid — capitale du Kordofan — de là, à travers une région aride, ils parvinrent le 2 mai à Fogia, dernière station télégraphique du Kordofan, pour arriver le 15 mai à El Fasher, capitale du Darfour et résidence du Gouverneur. Ils organisèrent une nouvelle caravane; indigènes et chameaux allaient les conduire le 1er juillet à Abu Keren où ils eurent la surprise de voir arriver peu après le prince Idris qui les conduisit avec bienveillance à Nyeri, capitale du Tama, région misérable soumise à l'esclavage et au trafic d'ivoire. On y passa le mois d'octobre en études et travaux divers. Un jour, on y vit arriver des émissaires du sultan Youssef du Wadai, venus sonder les intentions des voyageurs avant de les laisser pénétrer plus avant. Le prince Borghèse devait de ce point déjà avancé, rentrer en Europe et regagner l'Italie. Pendant la première décade de novembre, l'expédition partit pour Kuka, capitale du Bornou. De Kuka, Massari souhaitait se diriger vers le Sud afin de traverser l'Adamaoua, puis le Cameroun. Mais sur l'avis de Matteucci qui jugeait les conditions de voyage peu sûres, on décida de viser à atteindre le Niger. Après Bosari à 200 km à l'ouest de Kuka, on entra dans le pays de Kano, totalement différent, à la végétation abondante et variée et habité une population laborieuse. Le sultan, malade et paralytique, ne se montra pas, mais ordonna de bien traiter les voyageurs qui y jouirent d'un repos salutaire avant de poursuivre leur randonnée. Le pays devenait montagneux et on dut remplacer les chameaux de la caravane par des ânes. On atteignit enfin le Niger où l'accueil fut excellent de la part de l'agent anglais Mac Intosh. Le pauvre Matteucci était à bout de forces. Ayant atteint le golfe de Guinée, l'expédition avait rempli sa mission, la traversée complète de l'Afrique d'Est en Ouest. Elle regagna Liverpool, puis Londres où, à peine arrivé, Matteucci succombait, ayant à son chevet son ami Massari. Rentré en Italie, celui-ci fut reçu en audience et vivement félicité par le roi Umberto Ier. Au IIIe congrès international de géographie à Venise en septembre 1881, Massari fit la relation de son voyage. Le 5 mai 1883, il était promu lieutenant de la marine italienne. C'est alors qu'avec l'autorisation du gouvernement italien, il fut appelé à l'intervention de Léopold II, à signer un engagement de trois ans à l'Association internationale africaine. Le Roi le chargea le 1er mai 1884 de la direction du service fluvial et hydrographique du Haut-Congo et de ses affluents. Massari arriva au Congo à bord du *San Thomé* en juin 1884. Il fut nommé chef de la station de Manyanga. En novembre 1884, l'administrateur général Sir Francis de Winton lui confiait une expédition de découverte dans la rivière Kwango. Accompagné de Deane et de Delatte, Massari remonta le Kwango jusqu'au 4e parallèle Sud.

En 1885, Massari était désigné comme représentant de l'E.I.C. à la Commission de délimitation des frontières entre le Congo et les possessions françaises, réunie en application de la convention franco-congolaise du 5 février 1885. Du côté français, cette commission était composée de M. Rouvier, commandant de frégate, et du Dr Ballay, un des compagnons de voyage de J. de Brazza dans les premières grandes explorations africaines de ce dernier. Les commissaires français débarquèrent à Libreville le 29 juillet 1885. Le 1er décembre, ils quittaient Brazzaville pour gagner le confluent de la Likona-Nkundja qui devait, d'après l'article de la convention, servir de point d'amorçage à la frontière entre les deux Etats voisins. « De ce point, disait le texte, il fallait monter jusqu'au 17e méridien long. de Est de Greenwich, en suivant, autant que possible, la ligne de partage des eaux du bassin de la Licona-Nkundja qui fait partie des possessions françaises; puis suivre le 17° méridien. »

De son côté, Massari quittait Léopoldville et remontait le fleuve à bord de l'*Henry Reed* pour rejoindre les commissaires français sous l'Equateur. Poursuivant en même temps ses reconnaissances le long de la rive droite, aux approches de l'Equateur, il pénétra immédiatement en aval du confluent de la Mossaka, dans un chenal passé inaperçu par Grenfell en octobre 1884. A peine s'y était-il engagé, qu'il constata qu'il remontait une rivière entièrement indépendante du delta dont avait parlé le missionnaire écossais. Cette rivière, à laquelle les indigènes donnaient le nom de Likuala, venait du N.-O. Mais bientôt la direction générale se modifiait: elle descendait du N.-N.-O. Massari la remonta pendant trois jours. Il avait atteint l'Equateur quand il constata que la rivière descendait maintenant de l'Ouest. Son exploration de la Likuala poussée jusque sous l'Equateur, Massari, pressé de rejoindre les commissaires français, redescendit la rivière et regagna le Congo. Il pouvait conclure à la certitude, du moins à la très grande probabilité, qu'il venait de découvrir le cours de la Licona-Nkundja, située, d'après la carte de Stanley, sous la même latitude et dont parlait la convention du 5 février 1885. En effet, pour que la Licona ne fût pas le cours supérieur de la Nkundja, ou tout au moins un de ses affluents il aurait fallu recourir à l'hypothèse que la Licona, s'écoulant de l'Ouest à l'Est, sous l'Equateur, entre les 15e et 16e méridiens, faisait une courbe soit vers le Sud pour atteindre la Mossaka, soit vers le Nord pour s'écouler dans la Bunga-Sangha. Mais l'hypothèse que la Licona était tributaire de la Bunga-Sangha allait être infirmée un mois plus tard, par une révélation inattendue. Cependant, il était au moins permis de constater que le point le plus en amont de la Likuala atteint par Massari n'était distant d'Est en Ouest sous l'Equateur que de 150 km de celui relevé par de Brazza sur la Licona en 1878.

Jacques de Brazza, sur ces entrefaites, avait entrepris une exploration à travers le bassin de la Sekoli jusqu'au poste de Bunga. Rencontrant les deux commissaires français Ballay et Rouvier, il leur fit rapport sur son voyage, rapport d'où il ressortait que la Licona, coulant d'Ouest en Est au sud de la Sekoli, n'était pas un affluent immédiat du Congo et ne pouvait qu'être tributaire d'une rivière débouchant sur la rive droite du fleuve, en aval du confluent de la Bunga-Sangha. Ces déclarations, rapprochées bientôt de celles de Massari, devaient trouver dans ces dernières leur confirmation et déterminer les commissaires à amorcer la ligne de démarcation immédiatement en aval de la Sangha. Comme Grenfell, Massari situait en effet le confluent de la Likuala qu'il avait remontée fin novembre par 1° 20' lat. Sud et 17° 13' lg. Est et à 1 500 m environ du confluent du delta de la Bounga-Sangha.

Ne tenant pas compte des instructions de leurs gouvernements: choisir un point d'amorce en aval du confluent de l'Ubangi, les commissaires, arrivés dans la région de l'Equateur, se dirigèrent, d'un commun accord non pas vers le confluent de la Mossaka ou de la Bunga-Sangha, mais vers le village de Pombo, situé sur la rive droite du fleuve, en amont du confluent de l'Ubangi, que leurs propres calculs situaient à 6' 20" lat. S. Cependant, l'Ubangi ne pouvait pas être confondu avec la Licona ni avec la Bunga-Sangha, la carte de Ballay relevée avant septembre 1885 l'atteste, ainsi que les affirmations de Stanley fin 1884 à la Conférence de Berlin, signalant l'Ubangi de son vrai nom. Or, nous voyons qu'on voulait identifier Ubangi et Licona-Nkundja.

Le 26 janvier 1886, les trois commissaires avaient pénétré dans l'Ubangi et se réunissaient au poste français dénommé Nkundja, situé sur la rive gauche et fondé par Dolisie en août 1885 (ultérieurement à la signature de la convention du 6 février).

Les commissaires s'accordèrent pour admettre, jusqu'à preuve du contraire, au cours des travaux de délimitation, qu'on se trouvait dans la grande rivière du bassin de laquelle il fallait tracer la frontière orientale. Ils firent choix sur la rive nord du Congo (en amont du confluent de l'Ubangi) d'un point dénommé Pombo, pour amorcer le tracé de la frontière. Ce point fixé, il s'agissait d'après la convention, de rejoindre le 17e méridien; mais la rivière que la délimitation devait laisser à l'ouest de sa ligne, descendait du N.-N.-E. Jusqu'où fallait-il la reconnaître pour constater que plus en amont elle descendait du N.-O., condition indispensable pour atteindre le 17e méridien? Massari et ses deux compagnons explorèrent donc la rivière qui n'était autre que l'Ubangi. Ils la remontèrent jusqu'à 225 km de son confluent. Là, s'engageant dans une passe ensablée, ils se décidèrent à rebrousser chemin. Ils avaient constaté que la rivière venait du N.-N.-E.; et l'exploration eût-elle été poursuivie en amont, elle n'eût servi qu'à confirmer les indications de Grenfell. On aurait atteint le 4e parallèle N., en un point qui, loin de se rapprocher du 17e méridien, s'en écartait. Les trois commissaires redescendirent l'Ubangi fin janvier 1886. Massari à bord de l'*Henry Reed*, les Français à bord du *Ballay*, regagnèrent le poste de Nkundja, sur la rive gauche de l'Ubangi, pour y rédiger et signer les conclusions de leur rapport (26 février 1886). Acculée à l'impossibilité de tracer la frontière en partant d'un point situé en amont du confluent de l'Ubangi, la commission aurait dû, semble-t-il, reprendre son travail par une exploration complète de la Likuala, de la Bunga et de Mossaka. Elle n'en fit rien. Il était désormais avéré que l'exécution du dernier paragraphe de l'article 3 de la convention de 1885 ne pouvait aboutir que si les deux gouvernements s'accordaient à préciser, après une exploration concluante, le cours de l'affluent du Congo qui drainait la Licona atteinte par de Brazza en 1878. (La lumière ne se fera pleinement qu'après l'exploration complète de l'Ubangi confiée par le Roi dès juin 1886 à

Acad. Roy. Scienc. d'Outre-Mer
Biographie Belge d'Outre-Mer,
T. VI, 1968, col. 704-709

Vangele).

Sa mission terminée, Massari redescendit vers le Pool. Il rentra en Europe en mai 1886, son engagement terminé.

A la fin de la même année 1886, s'organisait à Rome, comme d'ailleurs à Vienne et à Londres, une expédition de secours destinée à atteindre Emin Pacha aux prises avec les Mahdistes dans l'Equatoria. La Société de géographie de Rome fit choix de Massari pour conduire l'expédition italienne, qui ne partit d'ailleurs pas.

Massari obtint le 25 mai 1893 le grade de capitaine de corvette et resta attaché à la marine de réserve. Pendant la guerre de 1914-1918 il fut affecté au Ministère de l'Intérieur, au service de la Censure, du 23 mai 1915 au 1er décembre 1916, puis à nouveau du 21 octobre 1917 au 1er juillet 1920. Il mourut à Rome à un âge avancé.

Parmi ses publications, citons: *Il mio viaggio in Africa* (voyage au Soudan égyptien. — *Lo Stato Libero del Congo* (degli Atti del 1° Congresso geog. Italiano, 1892). Dans la *Revue de Géographie italienne* (1886, 1887, 1888, 1889, 1890) il publia des conférences et des articles sur ses explorations des affluents occidentaux du Congo entre le Pool et l'Ubangi (*Id.* dans les *Revues des Sociétés de Géographie de Paris* et *de Bruxelles*).

En 1954, à l'occasion du premier centenaire de sa naissance, la *Rivista marittima de Rome* publiait un article relatant la féconde carrière de Massari.

Il était chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie et de l'Ordre des S.S. Maurice et Lazare. En 1933 lui avait été décernée par le Gouvernement de son pays la médaille d'or des anciens coloniaux italiens.

28 février 1958.

[J.S.] M. Coosemans.

Mouv. géog. 1884, p. 71; 1885, p. 92c, 94c, 112c; 1886, p. 6b, 38c, 44a, 93b. — Stanley, *Cinq années au Congo*, Brux., p. 628. — L. Lejeune, *Vieux Congo*. 1930, p. 39. — A. Chapaux, *Le Congo*, Rozez, Brux. p. 114, 137, 343, 409. — *A nos Héros col. morts pr. la civil.* p. 109. — P.L. Totar, *Chronique de l'Ubangi*, (Mém. de l'I.R.C.B. 1936, chapitre VI). — E. Devroey, *Le Kasai et son bassin hydrographique*, (Brux. 1939, p. 222). — *Rivista Marittima*. Rome, nov. 1954. — Note adressée à l'auteur par l'Istituto Italiano per l'Africa, endate du 11 fév. 1958. — *Encyclop. italienne*, vol. XXII, p. 515.